

L'obsessionnel et son réveil – 6

Analité du désir

Gil Caroz

Ce que je vais dire aujourd'hui part d'une lecture du Séminaire X¹ en m'appuyant sur les commentaires détaillés qu'en fait Jacques-Alain Miller². Il y a quelque chose qui converge, à la fin de ce Séminaire, vers ce que j'appellerai la question de l'obsessionnel. Cette question vise à *saisir la cause des choses*. Cela se constate chez l'obsessionnel quand il vient en analyse. C'est d'ailleurs le lot de tous ceux qui viennent en analyse, mais chez l'obsessionnel, c'est un véritable *mode de vie*. Il veut savoir la cause des choses et en même temps, il ne veut pas du tout la savoir – car la savoir, c'est l'horreur.

J'ai été amené à lire, la fois dernière, les passages où Freud décrit le ravalement de la vie amoureuse³ chez un sujet mâle. La femme y est dédoublée entre un objet d'amour idéalisé, mais qui ne suscite pas le désir, et un objet de désir dont la condition est d'être rabaissée. Je vous rappelle notamment sa indication concernant le respect de la femme : pour avoir des relations sexuelles, il faut se séparer de l'idée du respect de la femme. Ce n'est pas avec le respect que nous faisons l'amour. Je rappelle aussi un autre passage où Freud dit que pour avoir une vie sexuelle épanouie, il ne faut pas reculer devant la reconnaissance de la tendance incestueuse incluse dans le commerce sexuel, même si cette tendance est refoulée. Il nous incite à ne pas reculer devant ce savoir. Le non-respect de la femme est justement dû au fait que toute relation sexuelle est investie par des thématiques liées à l'inceste. En effet, certains sujets ne peuvent avoir une relation sexuelle qu'à condition qu'elle soit accompagnée d'un certain rabaissement ou rejet de l'objet sexuel, parce que l'objet idéalisé, la mère, est frappé par l'interdit qui inhibe le désir.

Ensuite, je vous ai démontré que, bien sûr, ces indications ne veulent pas dire que Freud appelle au non-respect de la femme. Il y a une différence entre d'une part l'observation clinique et d'autre part la position éthique par rapport à la jouissance qui est, elle, immuable. Dans deux semaines, lors de la journée FIPA à Rennes, nous allons entendre le cas d'une personne qui avait de l'eczéma et qui se grattait tout le temps. La cure se termina non pas par la guérison de l'eczéma ou de cette sensation de chatouillement, mais par une décision du sujet de ne plus se gratter⁴. C'est là que nous voyons que si la jouissance dans le corps reste ce qu'elle est, le rapport éthique du sujet à cette jouissance et son savoir y faire avec elle peuvent se modifier. Il en va de même lorsqu'il est question du rapport d'un homme à la femme. Ce que Freud constate, c'est une modalité de jouissance sexuelle. Ensuite, il y a l'éthique de chacun et son savoir y faire avec cette jouissance. Il y a toutes sortes de façons d'envelopper une relation sexuelle. L'amour est une position éthique qui enveloppe la jouissance incluse dans

Gil Caroz est psychanalyste à Bruxelles, membre (AME) de l'École de la Cause freudienne, de la New Lacanian School et de l'Association mondiale de psychanalyse, actuel président de l'ECF.

Ce cours, sixième d'une série de huit donnés entre octobre 2017 et juin 2018, a été prononcé le 5 mars 2018 dans le cadre du nouveau programme des Enseignements ouverts à l'École de la Cause freudienne.

¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'Angoisse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2004.

² Miller J.-A., « Introduction à la lecture du Séminaire *L'Angoisse* de Jacques Lacan », *La Cause freudienne*, n° 58, octobre 2004, p. 61-100 & Miller J.-A., « Introduction à la lecture du Séminaire *L'Angoisse* de Jacques Lacan », *La Cause freudienne*, n° 59, février 2005, p. 67-103.

³ Freud S., « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse », *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 55-65.

⁴ Etude de cas présentée par Laurence Malghem lors de la deuxième journée de la Fédération des Institutions de Psychanalyse Appliquée (FIPA), le 17 mars 2018.

la relation sexuelle. Par contre, quand la jouissance n'est nullement enveloppée, c'est le viol. Dans l'exemple que je vous ai donné, extrait du livre d'Abram Kardiner, nous avons pu constater que l'impuissance temporaire d'un sujet avec sa femme était une fin d'analyse recevable puisqu'elle était le signe qu'il assumait sa castration. Le sujet de l'inconscient avait l'élégance d'être impuissant avec son épouse, c'est-à-dire avec la femme qu'il a trahie, là où auparavant il se faisait représenter par un moi vantard qui ne cessait de faire valoir auprès de ses collègues ses conquêtes et ses exploits sexuels.

Ceci nous permet un passage relativement lisse vers le Séminaire X, et notamment vers ce que Lacan y dit sur le désir de l'obsessionnel et de son rapport à l'objet. En effet, le rapport de l'obsessionnel au désir trouve son ancrage dans l'objet anal : un objet qui ne suscite pas le respect, un objet à rejeter, à expulser. Mais tout d'abord, une petite digression s'impose afin de reprendre quelques points du Séminaire.

Premier temps du Séminaire

Au départ du Séminaire, la question de l'angoisse se joue sur le plan imaginaire, que Lacan nomme ici « le champ scopique ⁵ ». Lacan fait usage du schéma optique pour parler de la façon dont surgit l'angoisse selon le principe de l'inquiétante étrangeté, de l'*Unheimlich* ⁶, à savoir lorsque le plus intime de moi-même qui est méconnu de moi – ma jouissance – apparaît devant moi comme étant une chose étrangère et menaçante. Cette étrangeté intime ou cette intimité étrangère est bien décrite par Freud dans une note en bas de page, où il relate avoir vu un monsieur d'un certain âge entrer dans son compartiment de train, sans doute par erreur pensa-t-il, intrus qui, au moment où il se leva pour le détromper, s'avéra être son propre reflet dans un miroir ⁷.

Dans le schéma optique déjà simplifié que nous trouvons à la page 50 du Séminaire *L'Angoisse*, la ligne verticale qui représente le miroir plat (A) divise l'espace en deux parties : un espace réel à gauche et un espace virtuel à droite.

Schéma page 50 du Séminaire X

Cette répartition correspond à celle faite par Lacan entre le monde et la scène de l'Autre ⁸. Le monde est le lieu « où le réel se presse ⁹ » (à gauche). La scène de l'Autre est le lieu où l'homme doit se constituer comme sujet et prendre place comme être de parole (à droite). Cet être de parole se constitue donc dans un espace virtuel, c'est-à-dire que même si la parole est vraie, elle a une structure de fiction.

En simplifiant la lecture de ce schéma, disons que dans l'espace réel, il y a un objet réel, *a*, et une image réelle *i(a)*, produite par l'effet du miroir concave. Ceux-ci sont reflétés dans l'espace virtuel, à droite. L'essentiel de ce que Lacan nous dit ici est que pas tout ce qui est dans l'espace réel peut être reflété et apparaître dans l'espace virtuel. Par conséquent, dans l'espace virtuel on trouve $(- \phi)$, le signifiant de la castration, à la place de l'objet réel, et une image virtuelle, *i'(a)*, à la place de l'image réelle. Ainsi, dans cette traversée du miroir, la jouissance est soustraite. L'objet *a* n'apparaît pas comme tel dans l'espace virtuel du côté droit du miroir. Lacan dira que cet objet est non *spécularisable*. Le $(- \phi)$, signifiant de la castration, signe qu'il y a là quelque chose qui manque. Mais ce manque est justement ce qui fait que l'image virtuelle *i'(a)* est stable en tant qu'elle est morte, qu'elle ne contient pas de jouissance. Et en effet, une image, dans le meilleur des cas, est bien morte. Si la photo de votre grand-

⁵ Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'Angoisse*, op.cit., p. 327.

⁶ Freud S., « L'inquiétante étrangeté », *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Folio Essais, 2011.

⁷ *Ibid.*, p. 257.

⁸ Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'Angoisse*, op. cit., p. 43 & sq.

⁹ *Ibid.*, p. 137.

père se met à vous parler, tout le monde est inquiet – d’abord vous, et ensuite la personne à qui vous le racontez. Quand l’objet *a* manque dans l’image, il n’y a pas de désordre, car la jouissance en trop est annulée par la castration.

Les perturbations commencent quand l’objet *a* passe de l’autre côté du miroir, de gauche à droite, et vient se loger là où il ne doit pas être. Le sujet est alors confronté à quelque chose qui n’est plus lisse et qui le trouble. Il peut alors perdre ses repères. L’image qui devait être morte devient vivante ; la jouissance y est incluse. C’est à ce moment-là que l’angoisse apparaît. Cela peut aussi être le moment d’un coup de foudre, où le sujet voit tout à coup un élément qui ne devrait pas être là et qui le perturbe non seulement au sens de l’angoisse, mais aussi au sens du désir. Lacan évoque à ce sujet le grain de beauté qui regarde le sujet, qui l’angoisse ou bien qui suscite son désir. C’est le principe de l’objet dans le fantasme : il provoque une angoisse ou une attirance. Mais ce que le sujet ne sait pas, c’est que l’objet *a* qu’il voit apparaître dans l’autre et qui produit chez lui des effets de jouissance, est le reflet de son propre objet, objet qui est de son côté.

Avec Jacques-Alain Miller, nous pouvons donc résumer les choses en disant qu’il y a deux possibilités ¹⁰ :

1. $i(-a)$: quand l’objet *a* reste à sa place du côté gauche, il est absent du côté droit et cette absence est représentée par $(-\phi)$ de la castration. Dans ce cas, l’image est stable, sans désordre.

2. $i(+a)$: quand l’objet *a* franchit le miroir et paraît du côté droit, la castration n’opère pas. Dans ce cas, l’image crée un désordre, un trouble, sous deux versants : angoisse et/ou désir.

Dans les deux cas il s’agit de l’objet du désir en tant qu’image qui fascine et qui se trouve dans le champ virtuel. Cet objet produit de l’angoisse et du désir. L’objet *a* en tant que réel, résiste à apparaître dans l’imaginaire ou le symbolique, sauf sous le signe du négatif, $i(-a)$, c’est-à-dire comme quelque chose qui manque. S’il traverse le miroir par un certain forçage et surgit du côté droit comme $i(+a)$, c’est un événement perturbant, d’angoisse ou de désir. D’une certaine façon, c’est un moment de crise. Dans la routine, l’image passe par la castration, par contre, dans des moments de crise nous avons une *positivation* de la jouissance du côté de l’image.

Vous remarquez que dans les deux cas, l’objet apparaît dans l’espace virtuel, devant le sujet.

$S \rightarrow a$

Deuxième temps du Séminaire

Dans le deuxième temps du Séminaire, Lacan déplace l’accent. Ce qui importe n’est plus l’objet *a* en tant qu’il apparaît devant le sujet, mais en tant qu’il est placé derrière le sujet.

$a \rightarrow S$

Le pouvoir de l’objet *a* sur le sujet n’est plus dans l’objet *du* désir qui est devant lui, mais dans l’objet *cause du* désir qui est derrière lui. À ce moment-là, l’angoisse change aussi de fonction. Quand l’objet *a* était devant le sujet, l’angoisse apparaissait dans le moi. Elle obéissait au principe freudien d’un trop pulsionnel qui provoque l’angoisse. C’est la même angoisse que Freud décrit dans *Inhibition, symptôme, angoisse* comme étant un signal de danger dans le moi, pour le moi ¹¹. C’est pour cela que la littérature psychanalytique dit que l’obsessionnel est angoissé. Il jouit trop de l’objet de son désir, de son image narcissique, alors que l’hystérique se plaint plutôt de ne pas en jouir assez. Mais quand l’objet *a* opère derrière le sujet comme *cause* du désir, l’angoisse n’est plus un signal d’un trop de pulsion dans le moi. Elle devient ce qui produit l’objet en le séparant du corps. Cette angoisse n’est pas nécessairement vécue comme telle. C’est une conclusion logique qui peut se dire ainsi : puisqu’un objet *a* a quitté le corps et s’est isolé comme cause du désir, c’est qu’il y a eu angoisse en tant que *séparatrice*.

¹⁰ Miller J.-A., « Introduction à la lecture du Séminaire *L’Angoisse* de Jacques Lacan », *La Cause freudienne*, n° 59, op. cit., p. 96-97.

¹¹ Freud S., *Inhibition, symptôme, angoisse*, Paris, PUF, 2011, p. 8 & sq.

Lacan donne l'exemple des traces d'excréments que des cambrioleurs laissent derrière eux parce qu'ils ont des coliques au moment de s'introduire dans le lieu de l'Autre¹². L'angoisse a séparé l'objet cause du désir, qui devient en même temps une trace que le sujet laisse derrière lui.

Donc, le premier objet, objet de fascination, était un objet trompeur dans un espace virtuel, alors que le second est un objet réel, et l'angoisse, celle qui ne trompe pas, signe qu'il y a là un objet qui est en effet réel. C'est pour cela aussi que Lacan fait à plusieurs endroits dans le Séminaire une équivalence entre l'angoisse et l'orgasme¹³. C'est en tant que l'orgasme est un moment de détumescence, de perte de l'objet, de séparation. La castration ne passe plus à ce moment-là par le drame œdipien, elle est corrélée à la caractéristique même de l'organe de la libido. Le fantasme de puissance de l'obsessionnel, que j'ai mentionné à maintes reprises dans les précédents cours, n'est que l'envers de ce sentiment mâle d'être toujours perdant quand il s'agit de la rencontre sexuelle avec l'Autre sexe.

Il y a des passages dans les séminaires qui traitent de ce mouvement dialectique, inhérent à l'organe mâle, entre tumescence et détumescence. Ces passages nous permettent de lire autrement le dédoublement entre l'objet d'amour et l'objet du désir, sans passer par le drame œdipien et l'interdit de l'inceste. Car une fois que le mâle a perdu la partie dans la relation sexuelle, une fois qu'il a perdu son érection, une fois que l'orgasme lui a fait perdre l'objet, que lui reste-t-il ? La parole. Il peut alors dire des mots d'amour. Nous voyons donc que le dédoublement de l'objet en objet d'amour et objet de désir n'implique pas nécessairement une mise en scène de deux femmes représentant la mère et la prostituée. Il peut avoir lieu avec une seule et même femme. En quelque sorte, l'homme peut tromper sa femme avec sa femme, de la même façon que la femme peut tromper son partenaire avec celui-ci.

Fantasme d'infidélité

C'est d'ailleurs, et Lacan le dira¹⁴, de ne pas avoir pu distinguer l'objet fascinant, celui qui est devant soi sur la scène trompeuse, et l'objet réel, que Freud est resté en deçà d'un abord de la jouissance féminine. Freud a été fasciné par la vérité, mais le fait qu'elle soit virtuelle, qu'elle cache le réel, lui échappait en quelque sorte. Dans la description qu'il fait de la jeune homosexuelle, il parle de ses rêves en tant que « mensongers » et déterminés par un désir préconscient, voire conscient, d'induire l'analyste en erreur¹⁵. Il n'est pas en mesure de considérer que par rapport au réel, la vérité ne peut être que menteuse. Embarrassé et ému devant cette menace d'une infidélité de l'inconscient, il abandonne le cas. Il refuse de voir la structure de fiction de la vérité. Pour Lacan, ce qui est en jeu ici pour Freud est la face d'infidélité de la jouissance féminine qui est un des noms de son réel. Il mentionne¹⁶ l'anecdote qui témoigne du soupçon et de la jalousie de Freud par rapport à Martha au début de leur relation, que vous pouvez trouver aux pages 122 et 123 de la biographie d'Ernst Jones. Le jour des fiançailles, Martha fait une promenade avec Max, « vague cousin » qui l'a embrassée jadis. Freud exige que dorénavant Martha ne l'appelle plus Max, mais « Monsieur Mayer ».

Nous savons par ailleurs que Freud a tenté dans sa théorie d'attraper ce point de l'infidélité féminine en parlant de la faiblesse du surmoi féminin et en l'inscrivant dans la logique de l'Œdipe. Si le garçon sort de l'Œdipe par la menace de castration, aucune menace de castration ne peut peser sur la fille puisqu'elle n'a rien à perdre. Du coup, la sortie de l'Œdipe

¹² Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'Angoisse*, *op. cit.*, p. 353.

¹³ *Ibid.*, p. 198, 208, 275 & 303.

¹⁴ *Ibid.*, p. 132-133, 145 & 152.

¹⁵ Freud S., « Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 263 & sq.

¹⁶ *Ibid.*, p. 152-153.

est lente et dure parfois toute la vie. Et donc, si la fille est infidèle, c'est dans le sens où, peu importe son partenaire, elle sera toujours fidèle à un autre homme, son père ¹⁷.

En fait, ce que Freud appelle l'infidélité d'une femme, c'est la condition du désir de tant d'hommes obsessionnels pris dans le « ravatement de la vie amoureuse ». Ce fantasme de la femme infidèle est une interprétation de la jouissance féminine qui se refuse à l'inscription sous la loi du père. Le signifiant « infidélité » est donc un des noms du réel de Freud et de beaucoup d'autres obsessionnels jaloux. Les femmes ayant un rapport au désir plus direct que l'homme, ne devant pas passer par la loi et le père, il y a souvent un X dans leurs discours qui échappe à l'obsessionnel. Ce réel indicible qui apparaît sous cet X est difficile à supporter. Ne sachant l'insérer dans une vérité quelconque, il le traduit comme étant le signe d'une infidélité, et cette infidélité le passionne.

Analités

Nous avons relevé que vers la fin du Séminaire, Lacan nous dit que ce n'est pas l'objet en excès qui produit l'angoisse, mais c'est l'angoisse qui produit l'objet. L'angoisse sépare un bout de jouissance pour le constituer en objet. L'objet anal est bien fait pour mettre en scène cette séparation d'un bout de jouissance du corps, bien que nous sachions que l'objet n'est pas une substance pour Lacan.

Nous avons dit également que cette dimension de l'angoisse qui sépare l'objet est davantage logique qu'éprouvée. Disons qu'à chaque fois qu'il y a séparation d'un objet qui se constitue comme cessible, nous déduisons dans l'après coup que le sujet est passé par un moment d'angoisse. Lacan nous dit dans le chapitre XXI ¹⁸ de ce Séminaire que le symptôme de l'obsessionnel est particulièrement apte à nous montrer le lien entre l'angoisse et l'objet cause, objet qu'il appellera dans ce passage « objet cause du symptôme ». Ce qui fait cause dans l'obsession, c'est le commandement qui produit la compulsions. Nous l'avons déjà vu, et notamment chez l'Homme aux rats, c'est l'injonction « fais ceci, fais cela » qui se dit dans un *langage intérieur* (l'expression est de Lacan). Tant que le sujet obsessionnel effectue ces compulsions, il n'est pas au courant des angoisses qui sont en jeu dans ce qu'il est contraint de faire. Mais si on l'empêche, ou bien s'il est empêché de le faire, surgit alors l'angoisse. Et elle surgit, nous pouvons le déduire, pour restaurer la séparation de l'objet, le détachement d'un trop de jouissance qui menace le sujet.

Nous avons vu dans le premier cours les tactiques obsessionnelles qui consistent à échapper au désir de l'Autre, en couvrant ce désir par la demande ¹⁹. Nous avons suivi J.-A. Miller pour qui l'obsessionnel fait de la demande son objet. Il fait en sorte que l'Autre lui demande pour lui refuser, il demande sans paroles pour éviter qu'on lui refuse, etc. Quoi qu'il en soit, il transforme le désir qui est toujours un X, un *Che vuoi ?*, en une demande concrète, ce qui écrase le désir. Si nous considérons l'obsessionnel comme étant fixé sur la zone érogène anale, cela s'inscrit parfaitement bien dans la doctrine classique de la psychanalyse. Car l'objet anal est l'objet de la demande par excellence, dès les premiers soins de la mère. Ceci, non sans l'ambiguïté qui accompagne l'obsessionnel dans tout ce qu'il fait, que ce soit dans le domaine de la vie amoureuse ou dans le domaine de la création de ses œuvres. Cette ambiguïté est due à l'alternance de la demande qui lui est adressée lors de son éducation : une demande qu'il donne l'objet anal suivie par une demande qu'il le retienne. D'une part on le félicite de ce « beau cadeau », d'autre part on lui dit qu'il doit s'en séparer, l'évacuer.

Mais l'objet anal en tant que cause du désir n'est pas ce qui se met dans le circuit de la demande et du refus, dans cet échange avec l'Autre. L'affinité de l'obsessionnel avec l'objet

¹⁷ Freud S., « La disparition du complexe d'Œdipe », *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 117-122 & Freud S., « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes », *La Vie sexuelle*, *op. cit.*, p. 123-132.

¹⁸ Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'Angoisse*, *op. cit.*, p. 324 & sq.

¹⁹ Caroz G., « L'obsessionnel et son réveil – 1, La fortification à la Vauban », *Quarto*, n° 118, mars 2018, p. 82.

anal et ses caractéristiques est en soi une sorte de défense face à l'horreur que produit chez lui l'objet sexuel, que nous appelons aussi l'objet génital. Rien n'est aussi fort que le champ génital pour mettre la castration en scène. Comme nous l'avons vu plus haut, toute copulation conduit nécessairement à la confrontation avec la castration. Le fait que la détumescence est toujours à l'horizon fait que le sujet est condamné, quoi qu'il arrive, à rencontrer une soustraction de jouissance. Le sujet obsessionnel aborde la question en la déplaçant dans le registre anal. Le dédoublement de l'objet nous renvoie déjà aux deux faces de l'objet anal. Objet de don agalmatique quand la mère l'habilite de ses paroles, ensuite objet *palea*, à rejeter, à évacuer, à rabaisser, à écarter. *Agalma* et *palea* sont donc la traduction de la mère et de la putain en langage anal. Une fois que l'objet a été transféré dans le domaine anal, le sujet a plus de facilité pour traiter l'angoisse comme signe du réel. Sauf que lors de ce déplacement vers l'analité, le $-\phi$ inhérent à l'objet génital est remplacé par l'objet petit *a*, c'est-à-dire qu'il est positif. Cette rencontre avec une jouissance positivée, sans castration, devient source d'angoisse. Le désir de l'obsessionnel, qui est un désir de retenir, vient inhiber le désir génital, mais il produit une angoisse liée à un trop de jouissance non castrée.

Il s'agit donc, pour le sujet obsessionnel, de se défendre de la rencontre avec l'objet *a*. Nous avons déjà vu longuement comment l'obsessionnel se défend de la castration par son fantasme de puissance qu'il attribue à son moi. Un autre moyen de défense est l'oblativité de l'obsessionnel. Lacan souligne que dans l'acte génital, il n'y a aucune trace de don. « Quelque chose se profile, dresse, qui arrête le sujet sur la réalisation d'une béance, du trou central qui est empêché de fonctionner comme don²⁰ ». Il n'y a qu'au niveau anal qu'un don oblatif et son contraire, le refus du don, peuvent être mis en jeu. Cela marque le désir de l'obsessionnel d'une tonalité anale qui devient un obstacle, car elle inscrit le désir dans le registre de la demande.

Défenses contre l'angoisse

Dès le départ du Séminaire X, Lacan nous montre que toutes les constructions humaines sont faites pour tenir le sujet à l'écart de l'angoisse en tant qu'elle ne trompe pas par rapport au réel. C'est ainsi dès le premier chapitre qui s'intitule « L'angoisse dans le filet des signifiants ».

Lacan organise les trois termes de Freud sur trois niveaux de mouvement différents ainsi que trois niveaux différents de difficulté²¹. L'angoisse, que j'ai notée en bas à droite dans le tableau ci-dessous serait le point de réel vers lequel tout converge, toutes les autres cases étant des constructions humaines qui vont permettre au sujet de s'écarter de l'angoisse.

Tableau de l'angoisse

M o u v e m e n t	Difficulté →		
	Inhibition	Empêchement	Embarras
	Emotion	Symptôme	Passage
	Émoi	Acting out	Angoisse

La logique de ce tableau est une logique de progression, en diagonale, de l'inhibition vers l'angoisse, en passant par le symptôme et en fonction des axes de la difficulté et du

²⁰ Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'Angoisse*, op. cit., p. 371.

²¹ *Ibid*, p. 22 & p. 93 pour le tableau complet.

mouvement. L'inhibition est à lire comme ce qui s'oppose à l'action. Les deux axes, le mouvement et la difficulté, indiquent que face à l'angoisse, soit nous sommes freinés, soit nous agissons. Le symptôme, situé au milieu, reflète le fait que, tant pour l'inhibition que pour l'action, nous avons affaire à des opérations symptomatiques.

Tout converge vers l'angoisse comme seul point de certitude qui se loge dans le réel. C'est là aussi que nous trouvons l'objet en tant que cause du désir. Toutes les autres cases du tableau sont des barrages et des défenses par rapport à l'angoisse, qui, elle, ne ment pas en tant qu'elle est le signe de la proximité du réel. Si le réel est un point de certitude, tous les autres termes qui apparaissent dans ce tableau, et qui se situent autour du symptôme, sont logés dans l'ordre du symbolique et de l'imaginaire, c'est-à-dire à une certaine distance du réel et de toute certitude, qu'ils disent la vérité ou qu'ils mentent. Et en même temps, chacun d'eux enveloppe un point de réel, que Lacan nomme ici l'objet petit *a*. Tout ce que nous disons, nos paroles, notre histoire, notre névrose, nous permet de ne pas être immergés dans le monde réel et de ne pas être tout le temps confrontés à l'angoisse. Nous sommes angoissés lorsque le voile imaginaire se déchire ou quand la trame symbolique se brise et que le réel fait intrusion dans le champ virtuel de notre vie quotidienne.

De même, quand nous sommes tristes, c'est pour ne pas être angoissés, car la tristesse est un mensonge. Par contre, l'angoisse est un affect qui est au plus près du corps, et en cela elle est un signe du réel. Elle peut même se constater chez l'animal de l'extérieur, dit Lacan, sans la médiation du signifiant. Et il ajoute que quand les animaux sont angoissés, quand ils s'agitent, il vaut mieux prendre des dispositions, car cela peut être le signe qu'une catastrophe s'approche. Les signifiants endorment l'humain, mais l'animal n'a pas le signifiant pour s'endormir. Il vaut mieux donc le suivre dans ces moments.

Le désir de retenir

Vers la fin du Séminaire x Lacan situe l'acte et le désir de l'obsessionnel au même niveau que l'inhibition²². Cela n'est pas sans nous étonner, car *a priori* ces deux termes, désir et acte, semblent contraires à l'inhibition.

Concernant le désir, il s'agit plus précisément du désir de retenir qui vient à cette place pour l'obsessionnel. Ce désir est une défense par rapport à un autre désir qui, lui, risque de conduire le sujet au pire – vers le réel et l'angoisse qui l'accompagne. Nous pouvons penser ce désir qui conduit au pire comme un désir incestueux. Il y a un désir de coucher avec sa mère et il y a un autre désir, qui entrave le premier, et qu'on appelle inhibition. Lacan dira de ce désir qu'il est le paradigme de tous les désirs²³. Le désir de retenir donne au désir sa structure fondamentale. Ceci nous décale de l'idée que la rétention est le résultat d'une éducation à la propreté. Cliniquement, cela nous conduit à chercher où est la panne de désir chez un enfant qui souffre d'encopésie. Plutôt qu'un défaut d'éducation, ce qui est à chercher est un défaut de désir. Dans *La Forteresse vide* de Bruno Bettelheim, vous y trouverez le cas d'une grande psychose chez une jeune fille, sans aucune maîtrise de ses sphincters. Je vous décris de mémoire quelques traits de cette cure, je ne l'ai pas relu pour aujourd'hui. Elle arrive à la clinique de Bettelheim sans aucun désir de retenir quoi que ce soit. La nourriture et les liquides rentrent d'un côté, sortent de l'autre, ça n'est pas du tout régulé, il n'y a aucune rétention. Cette fille était en danger de mort. Et nous voyons bien comment dans son rapport avec elle, une éducatrice force chez elle un désir de retenir par une opération de la lettre dans le signifiant. L'éducatrice commence par dessiner les contours de sa bouche avec son doigt. Puis, elle continue par toute une série d'opérations à dessiner un corps à cet enfant, ce qui se termine par le fait que la fille urine sur l'éducatrice à un moment très précis. C'est dire qu'elle a acquis la fonction de rétention et peut choisir le moment où elle urine. C'est la fête ! C'est une démonstration d'amour. C'est là que nous voyons que ce n'est pas une question d'éducation, que c'est du registre du symbolique : quelque chose du désir n'est pas en place.

²² Lacan J., *Le Séminaire*, livre x, *L'Angoisse*, op. cit., chapitre xxiii, « D'un cercle irréductible au point », p. 359-374.

²³ *Ibid.*, p. 365.

Avec un enfant qui n'a pas cet outil symbolique qu'est le désir de se retenir, nous pouvons agir avec de grands moyens éducatifs, mais cela ne va pas le rendre « propre ». Pour qu'il atteigne la propreté, il faut créer la possibilité de se retenir en inscrivant dans le symbolique les trous du corps.

Mais en quoi le désir est-il une inhibition ? Lacan doit faire ici l'hypothèse de l'existence de deux désirs. Il prend comme exemple la crampe de l'écrivain ²⁴. Cette paralysie de la main n'est pas sans désir. Elle est le résultat d'une érotisation de la main qui fait barrage au désir de produire. Nous pouvons imaginer par exemple que cela arrive à un écrivain dans le cas où ce qu'il va produire risque de devenir une nouveauté scandaleuse. Il y a quelque chose qui le pousse à le faire et aller ainsi vers l'angoisse, mais un autre désir inhibe ce mouvement.

Si l'obsessionnel doit se défendre par un désir de rétention, c'est parce que justement il *ne peut pas s'empêcher*. Il y a des choses qu'il ne peut pas s'empêcher de faire, car ce désir de retenir n'est pas omnipotent. L'adolescent qui se dit « je ne vais pas me masturber parce que sinon papa va mourir », l'Homme aux rats, tient un jour, deux jours, trois jours et au quatrième jour, il ne peut plus s'en empêcher. Quand l'obsessionnel est dans la compulsion, il ne peut pas se tenir à son désir de se retenir. Nous nous souvenons de l'Homme aux rats qui tentait de *ne plus* avoir de pensées érotiques, ou bien de *ne pas* rembourser la dette, sinon, se disait-il, le supplice des rats arrivera à son père et à sa dame. Le désir de retenir est là pour empêcher le mouvement vers le pire, qui est aussi son désir. Car s'il lui vient l'idée que sa femme va subir le supplice, c'est qu'il le veut un peu.

Dans le même registre, Lacan décrit une certaine tendance à la recherche chez l'obsessionnel. Il veut savoir le fond du fond des choses. Il veut savoir la cause authentique des choses. Mais justement, parce que cet objet cause est ce qu'il est, un objet anal, abject et dérisoire, il reste toujours sur le chemin de la recherche, faisant fausse route, introduisant perpétuellement le doute entre lui et l'objet cause. Ainsi, le doute est aussi une défense qui l'arrête sur le bord du réel. Lacan introduira dans son tableau un *ne pas pouvoir s'empêcher* à la place de l'*empêchement*, pour parler de la compulsion obsessionnelle, et un *ne pas savoir* du doute à la place de l'*émotion*, de l'ignorance. L'ignorance est aussi une défense. Le sujet répète en séance : « Je ne sais pas, je ne sais pas. » Il fait un rêve et vous lui dites : « Alors, maintenant, les associations ? » « Je ne sais pas », répond-il, ça ne lui dit rien. À la limite le rêve ne lui appartient pas. À l'encontre, Freud incarne bien le désir de l'obsessionnel de savoir la cause. C'est ce que nous constatons avec le rêve d'Irma. Il continue à dormir, il ne se réveille pas de son cauchemar. Vous connaissez la formule : on se réveille de son cauchemar pour continuer à dormir dans la réalité, pour ne pas voir le bout de ce qu'il y a à voir. Eh bien, Freud, lui, continue à dormir dans son cauchemar. Sans doute c'est ce courage qui lui a permis de découvrir la psychanalyse.

Lacan note que l'analyse montre que le chemin de retour vers l'objet premier, l'objet cause, est corrélé à l'angoisse. Nous pouvons nous attendre à ce que plus l'analyse avance, plus nous verrons le sujet user de différentes stratégies du désir de retenir afin d'éviter cette angoisse : ne pas vouloir payer le prix, le retour de la tendance oblatrice de l'amour du prochain, dispersion dans un grand nombre d'activités. Le sujet va s'atteler tout à coup à l'écriture d'un livre qu'il n'achèvera jamais, se résoudra à faire du sport tous les jours sans se tenir à cette décision, trouvera un nouvel amour sans pouvoir le réaliser, etc. Le tout pour ralentir, voire suspendre, le mouvement vers l'objet angoissant de la cause de son désir.

Pour finir, il y a chez l'obsessionnel une ambiguïté de la fonction de l'amour que Lacan souligne ²⁵. Comme le désir de retenir, l'amour de l'obsessionnel est aussi une défense. Son exaltation amoureuse est une négation de son désir. Car ce qu'il engage dans l'amour, c'est l'excrément ²⁶ qui rend pour lui l'objet désirable. De là l'impossibilité de l'obsessionnel de

²⁴ *Ibid.*, p. 366.

²⁵ *Ibid.*, p. 372.

²⁶ *Ibid.*, p. 373.

conjuguer amour et désir. Car ce qu'il désire n'est pas aimable et ce qu'il aime n'est pas désirable.

La prochaine étape du cours devrait être sur l'acte comme inhibition, mais je pense que je vous en ai déjà dit assez.